

## Les cimes *Arrival de Denis Villeneuve*

Luc Laporte-Rainville

---

Volume 35, Number 1, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84202ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2017). Review of [Les cimes / *Arrival de Denis Villeneuve*]. *Ciné-Bulles*, 35(1), 38–39.



## Les cimes

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Denis Villeneuve n'a cessé de gagner en maturité depuis qu'il a succombé aux charmes de Hollywood. D'abord, une carte de visite fracassante (**Prisoners**, 2013); ensuite, une réalisation hautement maîtrisée évoquant les réussites de Michael Mann (**Sicario**, 2015); et maintenant, une science-fiction, intitulée **Arrival**, qui n'en finit plus de collectionner les éloges depuis sa présentation à la Mostra de Venise. Certes, un tel concert de louanges peut sembler suspect, mais les échos laudatifs entendus sont bel et bien mérités: le dernier film de Villeneuve est son plus abouti, tant sur le plan esthétique que dramaturgique. Son œil d'esthète, qui l'a souvent amené dans l'épate, est ici plus discret, sans pour autant s'effacer complètement. Un jeu d'équilibriste qui permet au spectateur de découvrir les aptitudes de conteur de ce virtuose québécois.

Il faut dire que ce long métrage a plusieurs atouts, dont une trame musicale prenante composée par Jóhann Jóhannsson, une photographie crépusculaire de Bradford Young et un scénario en béton signé Eric Heisserer. Ce scénario, construit à partir de la cohabitation de deux trames temporelles, fascine par sa description réaliste d'une invasion extraterrestre. Car sur Terre, dans un futur proche, 12 structures volantes oblongues apparaissent dans autant de lieux précis: Chine, Australie, États-Unis, etc. C'est d'ailleurs en sol états-unien, dans le Montana, que se déroule l'intrigue: une linguiste, nommée Louise Banks, y est mandatée par l'armée afin d'établir un premier contact avec les occupants d'un ovni surgi dans les cieux de l'État. D'où viennent ces visiteurs? Pourquoi sont-ils ici? Veulent-ils éradiquer la race humaine? Autant de questions sans ré-

ponses... surtout que le mode de communication utilisé par les extraterrestres — sorte de céphalopodes géants — est composé de symboles étranges quasi indéchiffrables. La spécialiste aura du pain sur la planche, c'est le moins que l'on puisse dire!


Le sujet de l'incommunicabilité est au cœur de ce long métrage. Comment, en effet, entrer en dialogue avec des étrangers, si l'on ne connaît rien de leur système communicationnel? Et si l'on croit en percer quelques mystères, peut-on être certain de les traduire dans une langue humaine intelligible? C'est l'éternel constat: « toute traduction est trahison ». Et c'est ce qui rend le film si captivant: cette impasse dans laquelle l'humanité se retrouve lorsqu'elle est confrontée à des événements extraordinaires. L'incertitude qui en découle est

d'autant plus prégnante qu'elle est favorisée par la présence de ces fameux symboles qui, vous l'aurez compris, n'ont rien à voir avec une langue authentique. Comme le soutient Évelyne-Sarah Mercier, dans son article « Des Petits aux Grands Mystères », paru dans la revue *Frontières* en 1996: « [Tout] symbole [...] invite à aller au-delà de la forme, vers ce qui n'est plus formulable, parce qu'il n'est pas un mot qui renferme un sens, mais un signe qui fait naître en permanence une perception [...] ». On ne peut donc appréhender de telles figures par l'entremise de la raison; c'est l'intuition qui doit alors prendre le relais. Le film en fait une démonstration probante, lorsque Banks décèle en une image précise le mot « arme ». Les extraterrestres sont-ils sur le point d'éliminer l'homme? Pas nécessairement, de dire la linguiste. « Arme »

peut tout aussi bien se référer à un outil que les nouveaux arrivants désirent offrir à l'humanité, un objet de grande valeur pouvant servir à nous protéger. Cela suffit à illustrer que le mode de communication instauré ici n'est pas assimilable à la pure logique, et que la clef réside dans une lecture alternative du réel — une sorte de pénétration du monde indicible de la « transrationalité ».

Malheureusement, plusieurs individus ne partagent pas les réflexions de la linguiste: d'autres scientifiques, de différents pays, interprètent d'une autre façon le sens du mot « arme » dans le même symbole — ce qui a pour conséquence un durcissement du ton des dirigeants de ces États. Comment alors rétablir l'unité et maintenir la communication entre pays? Comment éviter la

guerre? Ce problème, exacerbé par une xénophobie délétère, permet à Villeneuve de réfléchir notre monde actuel et la propension de certains gouvernants à l'isolationnisme (méditation d'autant pertinente que Donald Trump est désormais à la Maison-Blanche). À cet égard, l'avertissement du cinéaste est on ne peut plus clair: aucun conflit ne peut se régler par la violence. Les discours apologétiques sur cette dernière, la célérité de certains individus à vouloir se battre, tout cela n'est bon qu'à désintégrer une harmonie précieuse et nécessaire. C'est en ce sens que le réalisateur perpétue le discours du film **The Day the Earth Stood Still**. Sorti en 1951, le long métrage de Robert Wise présentait, au cœur de la Guerre froide, un étrange visiteur venu sur Terre avec un message de paix et d'appel à l'unité. Or, le film de Villeneuve, malgré une approche formelle différente, propose le même précepte, à savoir que l'homme ne pourra régler ses problèmes que dans le respect de l'autre et l'inclusion. Cela peut sembler un truisme, mais certaines évidences sont plus faciles à oublier que d'autres.

On peut dire que le cinéaste signe, avec **Arrival**, l'un des meilleurs films de l'année 2016. L'intelligence du propos et la virtuosité de la mise en scène concourent à louer ce long métrage. Et il ne s'agit nullement ici d'un panégyrique, mais d'un constat mesuré. 



États-Unis / 2016 / 116 min

**RÉAL.** Denis Villeneuve **SCÉN.** Eric Heisserer, d'après la nouvelle de Ted Chiang **IMAGE** Bradford Young **SON** Francis Pélouquin **MUS.** Jóhann Jóhannsson **MONT.** Joe Walker **PROD.** Dan Levine, Shawn Levy, David Linde et Aaron Ryder **INT.** Amy Adams, Jeremy Renner, Forest Whitaker, Michael Stuhlbarg **DIST.** Paramount Pictures